La Soufrière avant l'éruption.

Cette vue du cratère de la Soufrière, dans l'île Saint-Vincent, a été prise avec un appareil de photographie panoramique deux semaines avant l'éruption par un correspondant du "New York Herald."

Sur le cliché ont été ajoutés trois grands vapeurs pour donner une idée de l'étendue du cratère, qui a plus de trois milles de circonférence.

TEMPERATURE

Du 18 juin 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi.....	92	33
3 P. M.....	92	33
6 P. M.....	90	32

UN NOUVEAU TRUST

C'est une formidable puissance que celle du Trust! Comme Protée il prend toutes les formes, tous les visages. Il a même le don de disparaître à certains moments. Vous le cherchez partout, vous ne le trouvez nulle part et vous êtes tentés de le considérer comme un mythe; mais le lendemain, il reparaît tout-à-coup plus puissant, plus actif que jamais.

Nous avions des trusts qui s'attaquaient à tout, aux objets de première nécessité, à la glace à la viande, etc. En voici un nouveau auquel on ne s'attendait pas, le trust des allocations du gouvernement.

L'administration de Washington se croyait à l'abri de ses atteintes; il n'accorde aucune entreprise que sur soumission. Les travaux ne sont livrés qu'au plus bas enchérisseurs. Le gouvernement est toujours ainsi sûr d'obtenir ces travaux au plus bas prix. L'appât du gain et la concurrence sont pour lui de sûrs garants.

Il n'en est rien, au contraire. Les ingénieurs de l'armée viennent de découvrir un trust d'entrepreneurs de travaux publics. Ils s'entendent entre eux. Chaque maison fait à part sa soumission, mais après avoir consulté ses concurrentes, de telle sorte qu'il n'y a pas grande différence entre la soumission de l'une et celle de l'autre. Toutes maintiennent un prix relativement élevé qui permet tantôt à celle-ci, tantôt à celle-là, d'obtenir l'exécution des travaux.

Qui paie les frais de ce brecantage interlope? Le gouvernement. Dès qu'il a été averti, il a commencé une enquête sévère. Réussira-t-il à découvrir toute la vérité et à mettre la main sur les coupables? Nous en doutons fort. Le Trust est à peu près insaisissable. Il faudra des générations pour le faire disparaître!

Les Progrès de L'Alaska.

Les trocs des Etats-Unis avec l'étranger, leurs achats de propriétés dans les deux mondes sont un des faits les plus curieux de leur histoire.

Ils ont eu des bonnes fortunes inouies, cela est vrai, mais il faut convenir qu'ils se sont montrés bien habiles.

Ce genre de trafic ne date pas d'hier. Dès leur berceau ils ont fait avec le gouvernement français un achat qui a eu des conséquences véritablement fabuleuses.

L'acquisition de l'immense territoire de la Louisiane ne leur a pas coûté cher, et le prix qu'ils l'ont payé prouve que personne ne se doutait alors du parti qu'on en pouvait tirer.

C'est là un fait qui tourne complètement à leur gloire et nous concevons qu'ils tiennent à fêter splendidement le centenaire de cette merveilleuse transaction.

La même bonne fortune leur est arrivée en 1867 avec la Russie qui ne savait que faire de ce que l'on appelle l'Alaska.

C'était un embarras pour l'Empire moscovite. Ils l'ont acheté pour la somme de $7,200,000, bien persuadés qu'ils faisaient une bonne affaire. Elle a été bien plus belle encore qu'ils ne se l'imaginaient. Il semble que entre leurs mains, le cuivre devienne or.

Mais ici encore, c'est grâce à leur activité, à leur habileté, à leur ingéniosité que toute transformation s'est opérée.

De ce territoire perdu dans les glaces polaires, qu'ils venaient d'acheter $7,200,000, ils ont su tirer, en moins de trente ans, plus de $150,000,000 en fourrures, en poissons, en or provenant des mines du pays.

Ajoutez à cela que les placements d'argents qui se sont hasardés dans cette contrée peu habitable, se sont élevés à plus de $25,000,000, sans compter les capitaux engagés dans les transports des produits des Etats-Unis dans l'Alaska qui peuvent s'évaluer à plus de $100,000,000.

On devait éprouver de grandes difficultés à attirer dans cette vaste contrée déserte et glacée les émigrants venus de l'étranger et de l'Union. On sait que les émigrations ont une tendance générale à marcher de l'est à l'ouest; et, s'il leur arrive parfois de dévier, c'est pour se diriger vers le sud.

L'histoire des quatre-vingts dernières années de l'Union nous en offre un exemple frappant. Le fait est que, en 1867, lors de l'achat fait à la Russie, l'Alaska comptait à peine 30,000 âmes. Aujourd'hui, sa population s'élève à plus de 75,000. Elle a presque triplé. Si l'on songe aux rigeurs de ce climat qui est mortel pour bien des organisations, on trouve que les progrès de l'Alaska au point de vue du peuplement peuvent être hardiment comparés à ceux du reste de l'Union.

Les Américains ont une façon de travailler et de brasser les affaires qui leur donne l'avantage sur les autres peuples dans la production comme dans le trafic.

LES ANTICIPATIONS

SUR LES

Revenus de l'Avenir.

Si jamais il s'est fait une application de cette sage maxime, *in medio virtus*—la vertu est entre les deux extrêmes—c'est bien dans la polique, dans la triture des affaires publiques. Il n'y a pas de vérité absolue en ce bas monde et la sagesse humaine consiste précisément à éviter les excès en tout genre. C'est ce qui en tout temps a distingué les véritables hommes d'Etat.

C'est par là aussi que nous péchons quand, cédant à l'entraînement d'une idée nouvelle ou qui a tous les dehors de la nouveauté, nous ne savons pas nous arrêter sur la route où nous nous sommes engagés, et dépassons le but que nous poursuivons.

En voici un exemple frappant et tout-à-fait de circonstance.

Il fut un temps où nos paroisses, nos municipalités ne se faisaient aucun scrupule d'empiéter sur leurs revenus de l'avenir, quand il s'agissait d'améliorations qui devaient profiter à la communauté, aux générations futures.

Rien de plus naturel, rien de plus légitime. Pourquoi ceux-là même qui devaient bénéficier de réformes utiles ne contribueraient-ils pas aux dépenses qu'exigent ces réformes?

Malheureusement, on a abusé indignement de cette permission qu'accordait la loi, comme on abuse de tout, dans les communautés, grandes ou petites. Sur ce pied là, nos municipalités couraient à la ruine. Il fallait mettre un terme à ces excès. Qu'est-il arrivé? Dans leur haute sagesse nos législateurs ont cru devoir interdire brusquement et complètement tout empiètement sur l'avenir. Plus moyen de dépenser un cent qui ne fut pas versé d'avance dans le trésor de la communauté.

C'était tomber d'un excès dans un autre et fermer la porte à toute amélioration. Justement il y avait alors une convention constitutionnelle; on en profita pour bacler un amendement qui interdisait toute dépense de ce genre.

Or, nous vivons dans une époque de réformes, d'améliorations qui ne sont guère possibles qu'en engageant l'avenir. De là les protestations qui se sont élevées de toutes parts. La loi était à peine mise à exécution qu'on en demandait à grands cris le rappel, C'est ce qui arrive.

Certes, il est bon, il est utile de couper court à cette manie effrénée des travaux qui endettent une paroisse et la jettent dans des embarras dont il lui sera peut être impossible de se tirer, mais il ne l'est pas moins de la mettre à même d'opérer des réformes dont tout le monde reconnait les avantages, la nécessité.

Les deux partis opposés ont également raison et également tort, parce que tous les deux tombent dans un excès dangereux. N'y aurait-il donc pas moyen de les mettre d'accord et d'établir un état de choses qui permit à nos paroisses d'opérer certaines améliorations indispensables, tout en les empêchant de se lancer dans des dépenses ruineuses? N'est-ce pas le premier devoir de l'homme d'Etat de guider les administrés sur la voie du progrès, tout en les forçant à conserver constamment un demi-équilibre entre les dépenses et les recettes?

Un grain de mil eut mieux fait son affaire.

Une riche Portugaise, Mme veuve Silva, vient de mourir et de léguer toute sa fortune à un coq qu'elle avait dans sa basse-cour.

Fervente adepte de la théorie de la métempsycose, elle croyait, comme dans le conte de Lucien, que l'âme de son mari mort était entrée dans le corps du coq. Et sans doute ce n'était pas sans quelques considérations et souvenirs honorables pour le défunt qu'elle avait adopté cette opinion singulière.

Elle avait fait construire au gallinacé une cage spéciale et prodiguait des soins particuliers à son ancien seigneur et maître, poussant même la foi en la métempsycose jusqu'à être jalouse des poules et à faire mettre à mort ses rivales innocentes.

Inutile de dire que les parents de la défunte vont attaquer ce bizarre testament.

L'exécution de Tolstoï.

Le journal de Jaurès exécute Tolstoï en ces termes:

"Les idées que j'exprime dans mes écrits, a dit Tolstoï dans une lettre au Tsar, affirment que la loi divine est au-dessus de toutes les lois humaines....et jusqu'à mon dernier soupir je ne renoncerai à ces maximes que je retiens comme mon devoir le plus saint devant Dieu."

Tout Tolstoï est dans ces quelques lignes, et elles prouvent très clairement qu'il n'est pas socialiste, car le socialisme est athée; et cette lettre qui invoque des persécutions, si elle n'est pas de la pose, est quelque chose de bien pis.

Mais, moi, pour le respect que je dois avoir du bon vieillard, je me plais à l'appeler de la pose, parce que, en cette pose au moins, il y aurait encore une certaine virilité, une certaine crânerie.

"Ni dieu ni maître" a été le dernier cri d'un autre grand vieillard français, révolutionnaire par celui-là, qui a passé toute sa vie en prison.

"Ni dieu ni maître", répétons-nous, parce que le socialisme est et doit être la négation de l'un et de l'autre.

ERUPTIONS VOLCANIQUES.

M. Borchgrevingk, le savant bien connu, annonce à son retour de la Martinique qu'il a recueilli des éléments qui permettront désormais aux savants de prévoir des éruptions volcaniques. Puisse ce savant être aussi peu gascon que son nom semble l'indiquer!

Sans aucune étude géologique, les animaux pressentent les tremblements de terre; un rédacteur du "Journal" qui se trouvait au Guatemala lors de la catastrophe qui vient d'éprouver cette petite république américaine cite le trait suivant:

Etant à déjeuner chez un négociant de Quezaltenango, les convives se tenaient dans le "patio", Cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les appartements. On devisait gaiement, lorsque l'amphitryon se leva inquiet.

Les deux jets d'eau placés dans la cour venaient de s'arrêter, et de leurs orifices s'échappaient des sifflements aigus intermittents; les oiseaux chanteurs enfermés dans la volière s'étaient tus subitemment; les chiens et le chat, le nez en l'air, les oreilles pointées, la queue basse, flairant le vent, se blotissaient, craintifs, contre les gens.

Comme on l'interrogeait, le négociant répondit:

—Il n'y a pas à s'y tromper: les bêtes nous annoncent quelque phénomène, quelque convulsion du sol.

La nuit même, la ville était saccagée par des secousses sismiques et, de la maison du négociant il ne restait que des ruines.

Il ne riait pas toujours en dedans.

Le tragédien Maubant, dont nous parlions hier, gardait toujours un visage sévère.

Le jour de son mariage avec la tragédienne Koroly, qu'il adorait, et, alors que son cœur, certainement, débordait de joie, il n'eut pas un sourire.

—Il doit rire quelquefois en dedans, dit plaisamment Thiron, et c'est très heureux pour sa femme, car un homme qui rit en dedans ne peut être qu'un homme d'intérieur.

Quelqu'un rapporta le propos à Maubant:

—Eh bien, dit-il, je donnerai à Thiron la joie de me voir rire.... en dehors.

A quelque temps de là, un soir où la salle était comble, Thiron était en scène jouant un rôle de marquis du dix-huitième siècle, bretteur heureux de mettre flamberge au vent.

A la fin du premier acte, ce marquis cherche querelle à un personnage de la pièce et lui dit:

—Votre impertinence mérite une leçon; l'épée de mon père va vous la donner.

Et violemment il tire son épée du fourreau.

A ce moment, un immense éclat de rire retentit dans la salle. Horreur! la vaillante épée de Thiron était une épée de bois.

C'était Maubant, qui dans la journée avait fait à son camarade cette lamentable plaisanterie.

Il s'en confessa.

—Mais dans quel but m'avez-vous ainsi mystifié? lui demanda Thiron, furieux.

Et Maubant, qui depuis dix minutes n'avait cessé de rire, lui répondit, se calmant tout à coup et reprenant son visage sévère:

—J'ai voulu simplement, mon cher Thiron, vous montrer que je ne ris pas toujours en dedans.

Le Maire de retour chez lui.

Le maire, M. Paul Capdevielle, dont l'état s'est sensiblement amélioré au cours de la dernière huitaine, a quitté l'Hôtel-Dieu hier matin et a été ramené chez lui, où il passera quelques jours avant de partir pour l'endroit que lui désigneront ses médecins.

Son départ de l'Hôtel-Dieu a été touchant: toutes les sœurs de charité, tous les patients, toutes les gardes-malades, toute la maisonnée enfin, venant jusqu'à sa voiture lui dire adieu et lui souhaiter un prompt rétablissement.

Le maire est confortablement installé chez lui, mais ses médecins ne lui permettent pas encore de recevoir de visites de crainte que celles-ci ne le fatiguent. C'est dans un repos absolu qu'il retrouvera ses forces perdues.

Les deux gardes-malades qui depuis le jour de son opération n'ont jamais abandonné son chevet, l'ont suivi chez lui, et, pendant plusieurs jours encore, lui prodigueront des soins de tous les instants.

A six heures hier soir, la supérieure de la Communauté et une autre des sœurs sont allées le voir. La supérieure a prié le maire de bien vouloir lui permettre de le venir voir tous les jours, tant elle s'est intéressée à lui pendant son séjour à l'Hôtel-Dieu, et est désireuse de suivre les progrès de sa convalescence.

Le maire vient de subir une des opérations chirurgicales les plus dangereuses et les plus douloureuses; mais sa robuste constitution ne tardera pas à triompher de l'état de faiblesse, où l'a laissé l'épreuve qu'il a traversée.

Un vide au jardin zoologique de New York.

Buster, la tortue géante du Jardin zoologique de New York, était originaire des îles volcaniques de Galapagos, d'où on l'avait apportée à l'époque de la fondation du Jardin d'Acclimatation de la grande cité américaine. Des générations et des générations l'ont connue, et les journaux lui donnent l'âge de quatre cents ans.

L'animal pesait 150 kilogrammes et pouvait porter sur sa carapace trois hommes à la fois.

Buster ne se nourrissait que de produits végétaux, melons, bananes, carottes, salades, etc. Elle ne buvait que deux fois par semaine, et, chaque fois, trois litres d'eau. Les végétariens pourront donc se réjouir et attribuer la remarquable longévité de Buster à son régime.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Ce n'est plus seulement pour respirer la brise du lac que l'on se rend au West End maintenant, mais aussi pour entendre de la bonne musique.

Les exécutions de l'orchestre Brooke nous ont rendus difficiles. Il nous faut un concert complet et c'est, en effet, ce que nous donne la direction du West End.

Aux ensembles de l'orchestre viennent s'ajouter les scènes attrayantes de Miss Leah Russell et les tours de force et d'adresse des équilibristes Kinsners qui sont vraiment étonnants.

Orpheum Athletic Park.

Après le succès de l'"Hermit", il fallait s'attendre à celui de "Martha", après celui de "Martha", à celui du "Trovatore". Le chef-d'œuvre de Verdi, a été remarquablement interprété par Miss Maude Leekley (Azucena), par Miss Bertha Davis (Léonore), par M. Martin Pache (Manrico), par M. Raffael (Comte de Luna).

L'orchestre s'est surpassé dans cette circonstance solennelle, ainsi que les chœurs. En un mot, succès sur toute la ligne.

Commissaires du Parc de Ville.

Les commissaires du Parc de Ville, MM. Jos. Bernard, P. M. Schneidau, V. Anseman, F. J. Dreyfous, V. Lambau, P. A. Lelong, A. P. Noll, Ed J. Reiss, Julius Koch, J. H. Lafaye et J. J. Weinfurter, se sont réunis hier soir sous la présidence de M. Sidney Story.

Le rapport du secrétaire accuse un reliquat de $2,220.08.

Sur motion de M. Dreyfous le secrétaire est autorisé à recevoir le legs de $200 fait au Parc par Mlle Henriette Pichot.

Il a été décidé de demander aux membres du N. O. Golf Club d'entrer dans l'association du Parc de Ville.

Le rapport du comité exécutif annonce qu'une partie du parc a été réservée à l'usage des amateurs du golf. Il accuse aussi réception de dix aigrettes de la part de M. Victor Bero.

Les recettes du parc pour le mois dernier ont été de $405.10 et les dépenses de $636.15. Sur requête du comité il a été décidé de demander aux compagnies de cars de faire don de plusieurs bancs qui seront placés près de l'estrade des musiciens.

Le comité du festival du 4 juillet a fait imprimer 75,000 billets dont 65,000 ont été déjà distribués.

Avant l'ajournement, M. Dreyfous a présenté la résolution suivante qui a été adoptée à l'unanimité:

Résolu, Que le bureau salue avec joie la nouvelle du rétablissement de son respecté président, l'Hon. Paul Capdevielle, de sa récente maladie, et exprime l'espoir qu'il pourra prochainement reprendre l'exercice de ses fonctions.

Fracture.

En marchant dans la cour de sa demeure, rue Dupré 1219, hier matin, Mme Octave Chastant, âgée de 58 ans est accidentellement tombée, se fracturant la cheville droite. Elle a été pansée par les étudiants de l'hôpital.

Déraillement.

La locomotive au service de la National Contracting Company a déraillé hier matin à l'angle des rues St-Claude et Esplanade, causant des dommages d'environ $100.

Attaquée par des chiens.

Mme Josephine Kasson, qui demeure rue Chartres 2225, se rendait en visite chez une amie hier matin, mais elle s'est trompé d'adresse et est entrée dans la cour du capitaine Mike McSweeney.

Trois chiens se sont jetés sur elle, la mordant aux bras et aux jambes. Ses blessures ont été pansées par le Dr Pollock.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

Mme Anna Frances Pierce à Chas C. Cordill, un terrain borné par les rues Lowerline, Félicia, Pin et Carrollton, $1,000.

Felice Chetto à Luigi A. Tortorich, un terrain borné par les rues St-Claude, Marais, Féliciana et Clouet, $500.

Charles Post à la Security Building and Loan Association, deux terrains bornés par les rues Chestnut, Camp, State et Huntville, $3,200.

L'acquéreur au vendeur, même terrain $3,200.

Patrick Mullen à Fred A. P. Lotz, un terrain borné par les rues Constance, Melpomène, Terpsichore et Magasin, $700.

Alexander C. Hutchinson à Chas. C. Cordill, un terrain borné par les rues Camp, St. Charles, Poydras et Place Commerciale, $70,000.

Dominique Katy Cazeaux à Mme August Hart, un terrain borné par les rues Thalie, Dryades, Baronne et Melpomène, $1,250.

Mme Sarah Willis à John L. Corr, deux terrains bornés par les rues Locust, Delachaise, Freret et Amelia, $750.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 92 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

TROISIÈME PARTIE.

L'ACCUSÉE.

VII

Suite.

—Alors vous vous êtes rendu compte des résultats de cette première tentative?

—Ils m'ont paru des meilleurs.

—Pourquoi vos craintes d'aujourd'hui?

—La réflexion....je....

Jacques Vallurier interrompit:

—Moi aussi, j'ai eu des hésitations, au cours de cette journée, en dépit même du résultat d'hier soir.

"Elles sont tombées une à une en voyant, à mesure que se dissipait l'impression subie, ma femme retourner à sa mélancolie.

"Il faut sortir de là!

"Je compte sur vous, Pavinia.

—Comptez y, Vallurier!

—Pouvez-vous, tout à l'heure, la suggestionner devant nous?

—Pourquoi pas?

—Eh bien, faites-le.

—Vous me laissez carte blanche?....Si cette seconde expérience réussit, aussi bien que je le crois, me permettez-vous de la faire très complète?

—Aussi complète que vous le voudrez.

—D'ailleurs, vous serez là, vous m'arrêterez si vous le jugez à propos.

—C'est cela.

La conversation dura un quart d'heure sur le même sujet.

Chacun avait fini son cigare.

Les quatre hommes retournèrent dans le salon.

Madame Vallurier y arrivait cinq minutes après leur rentrée.

Le magnétiseur lui adressa directement la parole.

—Les fillettes sont couchées, madame?

—Oui, monsieur, et je crois bien ne pas me tromper en vous disant qu'elles dorment déjà.

—Quelles jolies petites créatures!

—Ce n'est pas leur mère qui vous dira le contraire.

—Elles vous ressemblent toutes les deux, et elles ressemblent toutes deux à leur père.

—C'est vrai.

Jacques Pavinia se tourna vers une peinture, un portrait en pied de la jeune femme.

Ce n'était pas la première fois qu'il le regardait, ce portrait, depuis son entrée dans le salon.

Il lui semblait voir, telle qu'elle était ce soir de fête où il recevait le coup de foudre, Mlle Eve Brissol, la seule jeune fille qu'il remarquât, à travers l'essaim de jeunes filles tournoyant dans les caprices de la danse.

Et c'était bien, en effet, la plus exacte des réproductions.

Jacques Vallurier donna une explication qui retourna le fer dans la blessure.

—Voilà ma femme, jeune fille.....Nous nous rencontrâmes dans un bal, nous nous aimâmes, et durant nos fiançailles un peintre exécuta ce portrait avec la robe de gaze rose, de ce soir heureux où la destinée nous rapprocha.

—Ce soir heureux, répéta de sa voix redevenue douloureuse madame Vallurier.

Et Pavinia, dont la blessure jamais fermée saignait plus fort:

—Il reviendra le bonheur, madame....Je vous le promets!

Son accent avait une intonation qui eût paru bizarre, si chacun n'eût su le but de cet entretien.

Vis-à-vis de celle, qui seule ne s'en doutait point, il renfermait une conviction assez forte déjà pour passer en elle.

Les yeux d'Eve s'attachèrent d'eux-mêmes à ses yeux.

C'était ce qu'il attendait.

Les prunelles de Pavinia devinrent d'acier, sous les sourcils qui se touchaient.

Il fit un pas, un seul, développant brusquement le bras, avec le geste des doigts lançant en plein visage les invisibles molécules émanant de ce qu'on appelle: le fluide magnétique.

Un tressaillement de la jeune femme, une sorte de recul, suivie d'une immobilité complète.

Mme Vallurier dormait.

Pavinia regarda les trois hommes très émus, le mari presque tremblant.

—Comment voulez-vous que je procède?

Vallurier demanda:

—Qu'appelez-vous une expérience complète?

—Celle qui consiste à provoquer des contractures.....Je réfléchis que cela vous serait pénible.

—Et avancerait à quoi?

—A vous prouver tout simplement une insensibilité complète.

—Il n'y a qu'à voir les yeux, fit Terrenas, pour se dire qu'elle arriverait.

—Non, pas de contractures! murmura le mari.

—C'est en effet trop pénible, articula le beau-père.

—Alors, un silence complet... Laissez-moi agir, sans me distraire une seconde.

Nul ne prononça une parole.

L'index à hauteur des yeux de l'endormie, le regard révulsé le suivant aussitôt, il l'amena vers un étroit canapé Louis XVI, où il la fit asseoir, d'un nouveau geste lui envoyant en plein visage, la décharge fluidique.

Là, véritablement, les passes commencèrent, les attouchements du bout des doigts légers, de la tête aux pieds, les compressions aux tempes, les frôlements sur les paupières, qui se fermaient pour se rouvrir, jusqu'à ce que le regard parût presque naturel, entre les longs cils.

L'opérateur se retourna vers les spectateurs.

—Il n'y a ni crise, ni catalepsie simplement le sommeil....vous voyez.

—Elle ne nous entend pas? interrogea M. Vallurier père.

—Non....elle m'entendra, moi, si je lui parle.

—Et elle vous obéira?

—Je l'espère....

"Ce dont je voudrais me rendre compte, surtout ce soir, c'est si elle subira mon influence muette....Celle de la transmission de pensée....

"Je vous demande encore le silence.....Vous nous suivrez si vous voulez, à quelques pas de distance, en ayant soin de ne pas obstruer sa marche, et de tenir auparavant, les portes ouvertes.

Il regarda Jacques Vallurier.

—Votre appartement particulier est-il éclairé?

—Il n'y a que des boutons électriques à pousser pour qu'il le soit.

—Les domestiques y circulent-ils en ce moment?

—Non, ils doivent être tous à table.

Vallurier, anxieux, ajouta:

—Qu'allez-vous faire?

Tranquille, Pavinia répondit:

—La ramener au drame qui s'est joué chez vous.

—Cela est-il donc nécessaire?

—Pour mieux le lui faire oublier ensuite.

—Quel drame? interrogea tout à coup Terrenas.

—Duquel parlerais-je, sinon de celui qui motiva son arrestation, de l'erreur qui lui fit prendre la place d'un autre.

—La place d'un autre? répéta l'avocat; docteur, vous n'êtes pas au courant.

Pavinia se ressaisit.

Le tic qui de loin en loin—coup sur coup quelquefois—lui bouleversait le visage, y venait de passer.

—C'est vrai, fit-il, je ne me souvenais plus bien de la dernière version des journaux....

—A laquelle, en tout cas, vous ne croyez probablement pas?

Et le magnétiseur, très froid, cette fois:

—Supposez-vous que je sois le seul à conserver cette incrédulité.

—Hélas! articula Jacques; c'est bien cette pensée qui la tue!

Il montrait, assise sur le canapé, le buste, les prunelles fixes, celle qui par lui, sans qu'il en fut cause, avait souffert le calvaire odieux, dont elle ne semblait pas encore avoir gravi toute la pente.

—C'est justement cette pensée que je lui arracherai....Je ne la lui arracherai, qu'en la ravivant.

"Le voulez-vous, ou ne le voulez-vous pas?

—Mais faites, faites....vous êtes libre.... Ne demandez rien à personne!

Cette digression n'avait pas demandé plus de deux minutes.

L'hypnotiseur se tourna vers son sujet, non sans ajouter:

—Je voudrais que le chemin fût éclairé.

M. Vallurier père, d'un mot arrêtant son fils, disparut vers le couloir.

Il était de retour, lorsque Pavinia, d'un signe de commandement, vers la porte ouverte, envoyait devant lui la suggestionnée.

Elle marchait en glissant sur le tapis, comme si elle l'eût seulement effleuré, poussée par cette